

Bruno Krebs

**DANS LES PRAIRIES
D'ASPHODÈLES**

DESSINS DE CRISTINE GUINAMAND

Lecture d'Antoine Emaz

L'ATELIER CONTEMPORAIN, 2017
FRANÇOIS-MARIE DEYROLLE ÉDITEUR





1

DANS LES PRAIRIES D'ASPHODÈLES

| | |

La journée s'achevait probablement quand le soleil m'a surpris au détour de cette pente.

Sa lumière m'a ébloui bien avant que la totalité du disque apparaisse, et j'ai dû ralentir le pas, m'arrêter presque, face à la crête découpée noire sur le ciel aveuglant.

Je n'avais pourtant, tout au long de cette journée, rencontré que brumes et pénombre, mon chemin tantôt piste, tantôt sentier perdu parmi les sous-bois et les prairies rases qui couvraient ce pays désert.

Et mon pied incertain, mes orteils calleux butaient contre la pierraille quand j'entrepris de redescendre vers une ravine marécageuse, enfouie sous les lianes, les branchages morts et les roseaux.

Filtré par une haie d'aulnes miroitants, le soleil y nimbe les broussailles d'un fulgurant écheveau d'or – feuilles, mousses, étamines, ombelles fumeuses entrelacées immergeant mon regard comme en un lac dont les éclairs et les palpitations me font chanceler.

| | |

La ville j'ai voulu fuir, pour tâcher d'atteindre cette colline qui se dresse, verte et ténébreuse, sous l'horizon tout proche.

Mais j'ai gagné peu de terrain, jusqu'à présent.

Des ruelles m'ont entraîné dans leur labyrinthe, dont je rase les murs blancs, tièdes encore du soleil vespéral.

Plusieurs fois peut-être j'ai emprunté ce même escalier aux marches basses, franchi ce porche obscur, buté contre ce cul-de-sac.

La nuit est venue : son rideau bleu et froid m'estompe toute perspective.

Un chien aboie, puis se tait. Je tends l'oreille au grésille-ment d'une cigale, à la chute d'une pierre dans un ruisseau.

Une étoile a troué le ciel, sans y apporter d'autre lueur.

Je tends la main, caresse la chaux granuleuse qui recouvre ce mur, étourdi par les battements de mon cœur asphyxié.

| III |

Folie bien douce folie qui comme un lait bleuté m'embar- rasse la langue, me tapisse gorge et poumons.

Car je me suis senti pousser des ailes ce matin :

duveteuses, floconneuses et puissantes, elles m'ont propulsé au travers de cette vaste lande où je cours, vole, effleurant pierres, mousses et fleurs sans jamais perdre haleine depuis ce matin que j'arpente ce pays désert, doré continuellement d'une apaisante lueur.

Vienne bientôt le soir, et dans les ténèbres insensiblement parmi les nuées m'élèverai –

peau glacée par une bienfaisante bruine dont je happerai le nectar bouche ouverte, planerai halluciné rieur, ballotté dans les courants silencieux, rémiges frémissantes n'aurai anti-Dédale d'aucun rayon à craindre l'échauffement ni la brutale clarté –

et quand viendra l'aube m'engourdir les muscles, par paliers gracieux saurai redescendre vers les cimes d'un chêne accueillant, pour m'y reposer – jusqu'au crépuscule.

| IV |

Les lianes, les buissons s'entremêlent, fauves fouillis piquetés de fleurs pâles, poussiéreuses, d'où émergent quelques murs bas et toits de villas solitaires, aux fenêtres aveugles.

Longtemps inhabitées, ruines bientôt englouties par des cascades de ronces, lichens et lierres triomphants où s'accroche un rai de soleil, à moi pourtant il semble que ces mai- sons sommeillent – comme ma propre conscience endormie, repliée dans les profondes broussailles de l'oubli.

D'elles silencieuses je ne perçois qu'un faible bruissement, une respiration lente où s'étouffe même le chant des oiseaux.

Et si maintenant avec le soir je distingue plus nettement l'écho, de leurs voix le délicat murmure, mi-feuillage, mi-tor- rent, c'est comme du bout des lèvres et sans logique aucune : leur langage incohérent babil, suite d'ondes et de clapotis, gre- lots ou vaguelettes chuintantes se heurtent, se fondent, sans jamais former le moindre sens, ni chercher rime ou raison – musique doucement, délicatement folle, série de sanglots et de rires éteints, d'appels ou de chuchotements tantôt sombres, tantôt gais, qui peu à peu tendres berceuses submergent mon cœur.

Sans hâte j'ai cueilli des fleurs une à une en ce jardin funèbre, pour à la nuit tombante rebrousser chemin.

| V |

Il faisait si tiède ces derniers temps je n'ai pas senti le vent tourner, puis fraîchir d'un coup.

Boursoufflé d'abord, lourdes bâches frangées de neiges, le ciel s'est rapidement obscurci, gagné par d'instables ruines, murailles et citadelles, où valsent tourbillonnantes quelques bandes d'oiseaux noirs.

Avec la nuit c'est un râle profond qui vient envahir la forêt où je me suis engagé tardivement, délaissant route puis chemin.

Le vent déboule en grondant sous les futaies dont il froisse et arrache par pleines brassées les feuilles prématurément brunies.

Mes pieds nus caressent mousses et brindilles. Mains tendues j'écarte les branchages des taillis.

Essoufflé je m'arrête en lisière d'un champ, devant une crête cendreuse, auréolée d'éclairs.

Les frondaisons s'entrelacent, grincent et gémissent dans les ténèbres qui se referment brusquement, si opaques, je trébuche au contact des sillons meubles, puis tombe à genoux.

Un souvenir alors me revient.

Enfant déjà quand la lune éclairait les arbres, je quittais ma petite mansarde, le village et les bois qui le ceinturaient, pour monter sur la plaine.

Dans les champs j'allais marcher, puis m'agenouiller devant la lune, les nuages bleus qui s'étagaient comme balcons ou terrasses d'un palais aérien.

Là je joignais les mains et je priais, la Vierge, notre sainte Vierge je la priais chuchotant – la priais d'amour, la suppliais de tendresse, l'entretenais d'espoir et d'affectueuse passion.

Au creux des sillons, guettais le sourire de la lune entre les nuées, leurs fleuves et leurs rives lactées, où je distinguais

l'ample drapé, les scintillements, les ombres et les reflets de mon amie ma mère, la Vierge bleue de mes nuits de mon amour.

Des larmes joyeuses éblouissaient mes yeux, tandis que lavé de toute peine je me relevais époussetant mes genoux, mes mains terreuses, pour regagner ma petite mansarde et son lit étroit, où l'aube me trouverait endormi.

Le vent maintenant, le vent hurle – et je hurle avec lui.

Je hurle à me broyer, m'exploser les poumons, m'inonder la poitrine et la gorge d'eau et de sang mêlés.

Je hurle de toute douleur accumulée, jusqu'à perte de toute force projette ma voix inhumaine là-haut vers les nuages.

Bras, poings serrés je me redresse et je marche –

marche jusqu'aux premières heures blanches voir sombres les arbres se courber, pâles les herbes torrentueuses se coucher, se creuser –

la mer au loin s'ourler d'écume, secouer les petits bateaux, mâts et coques noires blottis contre le môle.

| VI |

Toujours les montagnes m'ont paru lointaines et inaccessibles.

Je ne désespère pas de les atteindre pourtant.

J'y habiterai une petite cabane en pierre, pourvue de quelques planches qui m'assurent un lit, une table et un banc pour écrire.

Par une étroite lucarne je pourrai observer la vallée, simple fente qu'en hiver j'obstruerai d'un bouchon de paille.

Soleil à peine levé j'irai longeant les ruisseaux, leurs tapis d'herbes fraîchement argentés.

Sous l'ombre des mélèzes je m'enfoncerai, foulant leurs clairières semées de lis.

tremblantes car je n'ose les saisir vos bouquets si amoureux-
ment assemblés – cette rose-là, et cette blanche, ces lourds
pétales humides, ces corolles dentelées, je voudrais, ces éta-
mines poudreuses voudrais les caresser, et puis tant caresser
vos joues, tendrement, tendrement – oh, mes petites, mes
adorées – oui, donnez, donnez-moi ces bouquets que je vous
délivre de ce fardeau, que s'épanouissent vos sourires et vos
bouches vos lèvres qui maintenant m'effleurent, m'échauffent
et la joue et le cœur – oh, venez, venez dans mes bras vous ser-
rer parmi les fleurs, et contre vous buvant léchant mes larmes
me laisser pleurer, pleurer à satiété, que plus jamais soif ni
peine d'amour ne nous tourmentent.







2
JOURS

Jours – lumière entre les branchages projetés sur crépis
blancs et jaunes –

gifle brûlante pleine face vent de désert, coup de langue si
salé, si amer, mon cœur se soulève, ma tête se renverse pour
accueillir le prochain nuage – si vifs courent les nuages en
multitude pressés dans la lumière.

Jours – nuits où rien ne parle.

Éclats, cloches et tintements, voix, conciliabules, mots cou-
verts – mais rien ne parle.

Rires – verres vaisselle pulvérisés, rires et risées, bruits de
pas, cliquetis, cristaux et monnaie –

cris et rires explosés, mais rien ne parle –
tout ce bruit en silence.

Soleil pas timide – les passants sourient balancent leurs bras, les
gouttelettes sur les vitres se dispersent, les chevelures en frisson
se redressent – au vent des barques blanches ancrées dans le ciel.

Jours gris de lumière – de soleil quand furtif il revient
fondre l'asphalte en miroirs –

cœur léger je souris au ciel plus clair à ma cigarette à mon
café – mon propre regard dans la glace même le soutiens

regard enfin lavé ces jours-là bien lavé par tant de pluies
tant d'orages.

Immeubles en abat-jour dressés, pierres ou briques aux arbres nus s'enchevêtrent jusqu'au ciel presque, à peine visible et si bas pourtant – avenues creusées souterraines dans la ville assombrie, jours et nuits se confondent où j'avance ensommeillé, sans jamais effleurer quelqu'un, ou quelque chose – ni entendre une voix, un appel.

Jours s'envolent – les paroles avec les feuilles, les oiseaux avec les nuages et le vent qui nettoie boulevards, ponts et berges, soulève jupes, fouette drapeaux, éparpille poussières, papiers les emporte avec les feuilles et les nuages dans le ciel si clair – tout vole s'envole, les sourires les saluts tourbillons par pelletées de l'asphalte semelles légères décollées, visages rougis, fouettés vifs par ce vent d'ouest au soir bientôt mué en tempête.

Jours s'enchaînent – se tricotent maille à maille s'effilochent se trament se détrament se cousent se décousent se rapiècent se ravaudent pièce à pièce, lai par lai –

ciels de pluie ciels de mer – convois, trains de nuages crinières caracolent, filent s'enfuient wagons écumeux – jours à la longue tissent traîne si longue et pourtant rien, on n'y peut plus rien lire, déchiffrer aucun présage, signe ou lueur qui éclaire l'origine ou la fin de notre amour notre vie – et les jours ainsi passent rapides, coulent rapides, fleuves et torrents creusent l'azur en cascades le dévalent, se dissolvent, montent et se reforment vapeurs dans le soir s'évanouissent, dans la nuit jour après jour perdus s'enchaînant.

Vent joue avec les peupliers – peupliers avec le soleil, ses rayons avec les nuages éperonnés au flanc des collines.

Jours sans pause – pédales soyeuses, roues d'argent aspirent le bitume le gravier, en constellent mes boucles noires ma peau brûlée – jours de vent tiède puis fournaise où ruisse-lant je file redressé, poitrine ouverte aux rayons d'un azur si profond, jour et soir en ténèbres jamais ne s'éteignent, étoiles et lune comblant le couchant bleu ses lances, ses gerbes de mauves et de roses – ravivant mes forces les prolongent en nouvelle aube et jour continu, sous les peupliers, le vent, les collines irradiées de soleil.

Jours, aubes lactées – lavent le ciel épongent la nuit à grande eau, grands bassins d'encre de violette diluée en cataractes et coulures de lait bleu, si bleu l'azur insensiblement là s'installe se pose se repose, aspire voiles étoiles et brumes, s'épand sur les prés, givre les landes, les grèves livides – d'aube en aube se gonflent s'arquent les heures expire la nuit s'aspire le jour, vaste toile bleue à longs plis silencieux déferlée, pure bientôt, pur et frais scintillement d'azur.

Fin de jour – le soleil bombe, étoile blanche au terme de son arc se plante puis explose –

ravivant fenêtres et baies par myriades, en une seule incandescence s'épanouit, s'étend par pans, créneaux et remparts – chemins de ronde, tours, refends de lumière où mon œil ne cerne qu'un unique, étroit rectangle d'azur –

mais ce rectangle étiré entre lignes d'ombre et de neige effervescente, je le bois chacun le boit le respire, jusqu'aux branches

nues des sophoras sur la place, les vieilles qui se saluent alertes, coiffées caniches, caniches bleus bondissants marsouins en laisse – rues diagonales, perpendiculaires zébrées de rayons jaunes, quand là-haut les barres les tours continuellement s’embrasent – découpes, damiers blancs et bruns tendus vers la lumière qui par blocs frissonnants, par éboulis de l’azur se détache, se déverse inondant verticale la ville, ce faubourg, faite de colline où comme d’autres en cette fin d’après-midi mauve, avec mon café par petites lampées je la goûte, l’ingurgite coulée blanche peu à peu dorée qui de chaque baie, chaque fenêtre fait un éclair, et des paroles, rires et rencontres continuel babil de pouillots, rouges-gorges, fauvelles et merles, dans l’apaisante clarté de ce café réverbère où j’ai vu deux jeunes rire en terrasse, belle jeune fille bien couverte, beau jeune homme aux larges épaules prenant le frais, lapant comme moi, mais plus près, plus près encore de ses berges le miel la lumière de ce fleuve –

alors jour comme celui-là ne sais s’il finira, ne sais ne perçois si la lumière se rétracte ou s’étend, quand vastes poumons les murailles des immeubles en éponges semblent s’imbiber, inspirer la lumière et indéfiniment pouvoir la conserver puis la restituer, l’inspirer encore puis la préserver –

pour illuminer le soir peut-être, faire du soir ce soir une longue fête, grande et longue noria de lumières où baies et fenêtres remplaceraient lampions, guirlandes et projecteurs, bleuissant la nuit bleue très pâle.

Soirs – peu à peu tout s’éteint, lentement, insensiblement s’éteint.

Doux voile translucide jeté du ciel peu à peu descend, se pose ici, ou là, puis encore descend – la ville avec lui, et les

rues, et les fenêtres pétales se fanent, s’étioilent au souffle de cette marée – à l’horizon ville basse peu à peu ternie, ville haute balcons, zincs, mansardes scintillant d’un éclat plus vif alors, mais sans couleur, l’azur si pâle, on la sent cette ombre le soir paisible se poser, reposer nos regards éblouis, caressant nos espoirs, nos sourires pour bientôt creuser la nuit à longues striures – sillons de feux, phares et néons.

Un triangle ce matin est venu jaunir, illuminer un coin de ma table de travail au café. Longtemps je l’ai fixé – toute la journée le garderai planté ce triangle au fond de ma poitrine, si jaune, si chaleureux éclat de soleil – le ciel gris la pluie maintenant peuvent bien labourer les vitres, la grêle fouetter les auvents, cette pointe ébloui je la tiens fichée flèche de chaleur l’héberge en ma poitrine – quand l’asphalte soudain s’éveille s’éclabousse de strass, mord les semelles des passants, attrape les chevelures des filles, active le pas des vieillards, asperge tôles et pare-brise – alors avec le vent, cette écume, ces capricieuses giboulées ma poitrine se gonfle, mon encre roule plus tumultueuse, et l’amour dans ma poitrine bondit, vers toi mon amour bondit ensoleillé.

Quelque chose dans la lumière, certains jours de silence – certaines heures de l’après-midi dans le silence des avenues, gaze transparente presque jette son ombre indistincte entre l’azur et la ville. Discret voile de vapeurs, masqué par les immeubles, hautes falaises brumeuses à l’aplomb des boulevards, mais ces nuages légers passent et si vifs repassent, je les imagine pris dans un remous, folle danse là-haut dont ne se discerne hélas

pas grand-chose d'ici-bas, qu'un bassin si profond aujourd'hui, et teinté d'une eau si bleue – tout s'inversant, le ciel avec la terre, il suffirait peut-être de tendre les bras, pour comme dans une crique sans fond faire le saut de l'ange et plonger.

Mars pas encore et pourtant – gros flocons, éclats durs et paillettes griffent la peau les auvents secoués de bourrasques, et je souris à leurs piquantes caresses, aux gifles qui secouent les stores fermés du lundi, passants oscillant ballottés par ces brusques rafales, hachures et tourbillons blanchis de lueurs aussitôt éteintes, je souris remontant la rue, joue battue givrée par le vent, œil plissé clair cherchant au ciel le mouvement des nuages qui à toute allure fuient paradant bien éclairés là-haut plein soleil, mais si froids sans doute, Icare mon souffle, mes ailes et mes rêves s'y glaceraient.

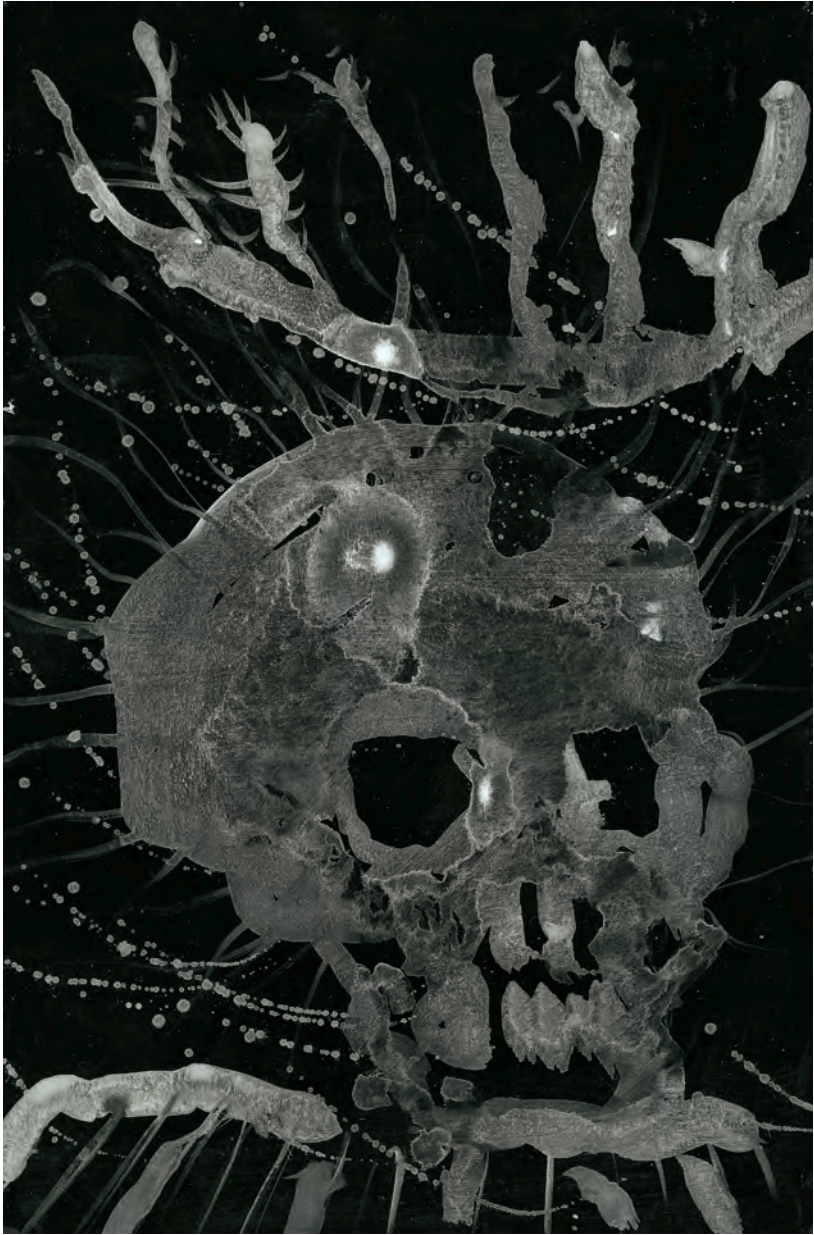
Matin blanc – gens se hâtent, pressent leurs poussettes vers la crèche ou ici, en lisière du marché, se réchauffent au gigot d'agneau, beaujolais petit calva, beuglent un peu rouges ébahis – mon stylo doigts gelés traînant sur cette page par le froid peut-être blanchie – matin froid entre deux immeubles brusquement paillette un haut peuplier, branches et brindilles les saupoudre en arbre de Noël, guirlandes sur guirlandes de paillettes champagne – flocons, bulles de champagne doucement dansent et remontent vers l'Orient du matin blanc.

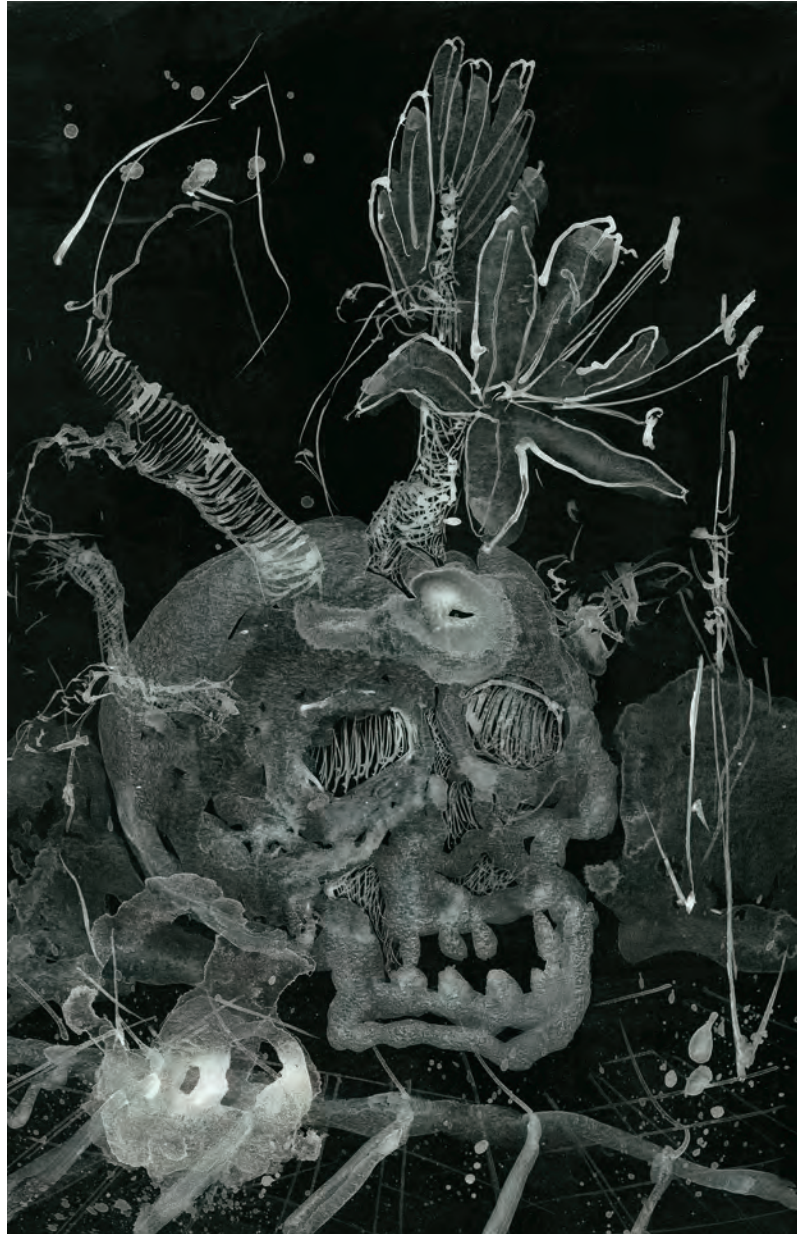
Jours – je vois sur la ligne d'horizon tu sais là-bas je vois très loin comme tirés par un fil, sur cette ligne d'horizon qui

sépare la mer très bleue du ciel tout aussi bleu quoique plus pâle un peu, mais très scintillant aussi, quoique moins pailleté qu'elle la mer, entre ces deux bleus d'intensité presque égale finalement je vois, tu sais je vois comme tirés par un fil invisible (c'est si loin) sur cette ligne toute une procession de bateaux, très petits bateaux, chalutiers, cargos, ferries, mais tous très petits à cause de la distance, considérable, et leur mouvement si infime, quand on croit les voir bouger, les voir avancer un peu, d'un millimètre, les chalutiers bleus, les cargos noirs, jaunes, rouges, les ferries tout blancs, l'œil pleure à en scruter les éclats, les taches de couleurs, les reflets de soleil, pleure mais se dilate encore, malgré l'éblouissement, pour contempler avec une extase très profonde cette ligne, cette chaîne de petits bateaux multicolores, dont les fumées si légères à l'horizon ne ternissent rien, dans ce très mince halo de brume qui les baigne, ce fil qui les tire, tout doucement, du nord au sud – à l'horizontale maintenant frappés par l'intense, l'explosive lueur que derrière nous le soleil lève et déverse, bleuissant, bleuissant toujours le ciel et la mer – la mer ses fines rides, le ciel ses voiles légers – quand mon cœur dans ma poitrine s'élargit, comme celui d'un enfant au cirque devant la grande parade des éléphants, des écuyères et de leurs chevaux.

Jour drapé en son rideau de scène miré, fleuve plissé d'ombres rouges et volutes – ciel battu d'oriflammes, flots lourds, gonflés de laves et d'incandescences –

plaies sur plaies rouvertes, lèvres béantes au crépuscule, giclures et pissées de sang rythment mon pas sur les berges du fleuve, goutte à goutte petits caillots semés –





LECTURE D'ANTOINE EMAZ

Étrange impression de deux livres en un seul tant les deux parties qui le composent sont différentes d'allure et de facture, mais la force qui guide l'écriture est la même : la solitude, se retrouver. Solitude dévastée dans les prairies d'asphodèles, même si le rêve feutre, compense un peu, estompe le manque par sa magie, heureuse ou cauchemardesque. Et pour Jours, solitude aussi, mais patiente ; comme épeler le temps à partir d'un poste fixe de vigie jusqu'à un apaisement ou un équilibre final, fragile mais bien là, à force d'attente.

Ce livre tient aussi sur une tension entre la vie réelle et cette « seconde vie » dont parle Nerval au début d'Aurélia, mais le rapport s'inverse. Avec Asphodèles, on est de plain-pied dans le rêve et la réalité souffre dessous ; elle ne transparait que filtrée, à travers le prisme des situations, des émotions, des déplacements imaginaires, ou les apparitions de la famille du rêveur. Dans Jours, on serait plus proche de la forme d'un journal sans date, et pourtant chronologique. On part du monde réel, de l'environnement d'écriture, un café parisien ou plus largement la ville (sauf une escapade à la campagne), et la rêverie s'articule à cette donnée sensible, immédiate, l'air du jour en quelque sorte : pluie, vent, soleil... pour entraîner ailleurs.

L'art de Krebs et de son écriture très souple, le plus souvent fluide mais variée dans ses régimes, et toujours extrêmement précise

dans le détail, consiste à rendre poreuse la frontière entre vrai et rêve, mémoire et présent, monde intérieur et extérieur... Mais sans rupture, sans brusquerie ni confusion, plutôt une sorte de glissement dans un espace continu : on se retrouve sans s'en rendre compte très loin du point de départ, ou bien à l'inverse, mais toujours avec douceur et sans bien comprendre comment, on est ramené à ce même point : le vrai d'une vie. Et l'écriture devient comme un pont jeté entre l'intime et l'autre ; la solitude n'aboutit pas forcément au désespoir.

Après avoir lu ce livre, deux images particulières me sont restées dans l'œil, assez longtemps, sans doute parce qu'elles portent plus que leur seule apparition au détour d'une page : celle de l'enfant, immobile et muet au milieu des autres enfants, joueurs et bruyants, eux, dans son costume de Pierrot, tout blanc à boutons noirs. Et puis cette « longue large toile bleue » faite de multiples pièces comme les pages d'un livre qui se gonflerait au vent, deviendrait voile et permettrait de partir, libre, indéfiniment.

DU MÊME AUTEUR

Raison perdue, récits, Deyrolle éditeur, 1996

Tom-Fly, le pirate, roman, Climats, 1996

L'émissaire, roman, Climats, 1997

Le festin de vase, récits, 00h00, 1998

Dans la nuit des chevaux, récits, Gallimard/L'Arpenteur, 2003

La mer du Japon, récits, Gallimard/L'Arpenteur, 2004

Chute libre, récits, Gallimard/L'Arpenteur, 2005

Bill Evans live, portrait, Gallimard/L'Arpenteur, 2006

La traversée nue, fragments, Gallimard/L'Arpenteur, 2009

Sans rive, fragments, Gallimard/L'Arpenteur, 2010

L'île blanche, récits, L'Atelier contemporain, 2015

Cette édition originale de
Dans les prairies d'asphodèles
a été mise en pages par
JULIETTE ROUSSEL
et imprimée par
JELGAVAS TIPOGRAFIJA
pour paraître en librairies en novembre 2017.
La photogravure des dessins a été effectuée par
CG PHOTOGRAVURE.
Son tirage est limité à 500 exemplaires.

© L'Atelier contemporain, 2017
ISBN 979-10-92444-46-9
www.editionsateliercontemporain.net

Ouvrage publié avec le concours de la
DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES
DE LA RÉGION GRAND EST